

- **Critique de :**
- **L'injonction à la jouissance.**
- **Histoire d'une libération entre désir et loi.**
- **Entretien avec Catherine Millot**

Je discute les réponses de Catherine Millot dans une interview par la revue « Mouvements » que l'on trouvera ici (merci à Sylvie Tronc Faure pour avoir attiré mon attention sur ce papier) :

<https://www.cairn.info/revue-mouvements-2002-2-page-50.htm?fbclid=IwARONZPc7CO30iGgMEHFb5AphCeLJKTltdtiXlmvJeL-qVS9n7BdAwplCNm0#>

En noir les interventions de Catherine Millot. En bleu, ce que ça m'inspire.

En somme, le désir sexuel a besoin des interdits ; quand il y a moins d'interdits, le désir est un peu à la traîne.

Ça se discute. À une époque où il y avait de forts interdits, je ne suis pas sûr que ça exacerbait le désir. Et comment le savoir? Toutefois j'ai pu expérimenter ceci : oui, le désir est exacerbé lorsqu'il se situe dans le cadre d'un interdit, mais indépendamment des injonctions sociales. Par exemple, lorsqu'on pique le partenaire de quelqu'un. Ça induit forcément une composante de jalousie d'un côté qui exacerbe le désir de l'autre. C'est le modèle de l'Oedipe transposé entre adultes. J'y reviendrai.

j'ai pensé à ce que dit Lacan sur le surmoi. Le surmoi, c'est un impératif ; il commande de jouir.

Je sais pas où Lacan a vu ça; ça m'a toujours paru l'inverse de tout ce que j'expérimentais. Dans mes rêves, la sexualité et, tout simplement, la différence de sexes apparaissent voilés : pour moi, c'est le signe que le surmoi ne dort que d'un oeil et oblige l'expression du sexe à des contorsions et des déguisements qui l'amènent à ne pas être reconnue. Si le surmoi poussait à la jouissance, pourquoi ne deviendrait-il pas, dans le sommeil, l'allié du ça? Au contraire, je vois bien qu'il s'en fait l'adversaire le plus acharné.

Y a t il un plaisir à ce déguisement qui condamne le plaisir ? Oui : le plaisir d' être l'auteur de cette interdiction. Le plaisir d'être l'acteur plutôt que la victime. Ça implique une autre forme de narcissisme que j'ai appelé narcissisme du sujet (qui renonce à l'objet sexuel) , qui va à l'encontre du narcissisme du moi (qui veut s'approprier l'objet sexuel). C'est ma façon de comprendre la pulsion de mort de Freud. Ce dernier, tout en donnant les éléments de compréhension que je reprends, ne retient en définitive que l'aspect destructeur de la pulsion. Alors que, selon moi, cette pulsion est tout autant une part de la libido, même si elle pousse à la destruction.

Alors que veut dire ce commandement de la jouissance ? Là, j'y vais un peu du mien :

Il serait temps en effet ! plutôt que de reprendre sans cesse Freud et Lacan sans le moindre esprit critique, comme s'il avaient dit le fin mot de l'histoire.

je crois que ce commandement de jouir, auquel on est par ailleurs en peine de répondre, est toujours présent dans les sociétés.

je ne crois pas que ce soit un commandement. Ne pas confondre : lorsque la société imposait le mariage, elle n'imposait pas la relation sexuelle. Elle imposait un ordre social basé sur la famille, elle imposait de faire des enfants. Ce n'est pas du tout pareil. J'entends encore assez souvent , chez mes analysantes, cet impératif souvent très inconscient : baiser, c'est pour faire des mômes. Pas pour jouir. Pour une part, l'injonction sociale ancienne traîne encore là dedans.

Mais une autre part, bien plus refoulée, se soutient de la spécificité de la sexualité féminine : il s'agit de faire un enfant pour se construire un phallus de substitution. C'est le but essentiel de la sexualité féminine, qui va dans le sens du narcissisme dont je parlais plus haut. Le plaisir n'est pas dans la relation sexuelle comme telle, mais dans la récupération du phallus-enfant. Et ça, c'est totalement indépendant des injonctions sociales. C'est en ce sens que les femmes désirent autrement que les hommes, pour lesquels la relation sexuelle est l'essentiel : c'est là qu'ils se prouvent qu'ils ont un phallus.

Je suis étonné que Catherine Millot, ci-devant psychanalyste, n'ait jamais entendu parler de tout ça.

En quelque sorte, les sociétés imposent à leurs membres, hommes et femmes, d'avoir des relations sexuelles avec l'autre sexe. Il y a une imposition. C'est ce qu'on appelle la norme, si l'on veut, mais je crois que cette norme est de l'ordre d'un impératif de jouissance.

Moi je ne crois pas. Du moins pas dans cette formulation. Il est vrai qu'autrefois l'impératif était clairement de ne pas jouir surtout pour les femmes. Avec l'arrivée de la pilule et de la révolution de 68, les femmes ont été libérées des contraintes des grossesses non voulues. Avec ce que j'ai dit plus haut on peut se demander : étaient elles vraiment non voulues? Est-ce que cette fatalité de l'enfantement ne correspondait pas finalement à un désir secret, qui a fait qu'elles ont accepté ce sort pendant des millénaires? Il faut rappeler que c'est un homme qui a inventé la pilule pour femmes. Ça, ça convenait mieux aux hommes qui ont souvent tendance à fuir dès que l'enfant paraît. Et s'il ne fuit pas aussitôt, en acceptant au contraire le mariage et la responsabilité, on sait bien ce qu'il en est dans la réalité des couples où l'essentiel de la charge des enfants reste à la femme. Sauf exception bien sûr.

Si le désir d'enfant comme substitut phallique est bien ce que je dis, le désir de s'occuper des enfants est là, bien plus important chez les femmes que chez les hommes. C'est aussi pour cela qu'elles se choisissent souvent des professions en rapport avec les enfants. Bien sûr, elles réclament de l'aide, et se plaignent amèrement de ne pas être assez soutenues dans cette tâche. Mais dans le fond... les hommes ne savent pas faire, et n'en ont pas vraiment envie, tandis que les femmes y trouvent souvent un véritable plaisir, même si parfois la charge de travail s'avère bien lourde. Le partage des tâches « devrait » être équitable mais, compte tenu des lois de l'inconscient, il ne l'est pas.

Pareil pour la relation sexuelle, pour laquelle j'entends souvent les femmes se plaindre d'être incapables d'initiatives. Mais se plaindre aussi des initiatives inappropriées des hommes.

Quand j'ai eu ma fille, je me rappelle très bien que je me suis contraint à me réjouir, car l'impératif il était plutôt là : avoir un enfant est une bénédiction, une joie infinie, point barre. Interdit de faire la gueule. Et comme j'étais un nouveau père, je me suis contraint à partager toutes les tâches avec ma femme. Se lever la nuit, langer, donner le biberon, le bain, chanter des chansons pour consoler. Tout. Mais j'étais épaté de constater à quel point ma femme « savait y faire » spontanément, tandis que moi, j'étais comme un dauphin qui a trouvé une bicyclette. Je prenais donc des leçons auprès d'elle et je faisais comme elle avait dit. J'étais son prolongement, ce n'était pas vraiment moi.

Si « l'impératif » de jouissance a pu glisser un temps des enfants à la relation sexuelle, ce serait plutôt un glissement de la norme féminine (les enfants avant tout) à la norme masculine (le plaisir sexuel avant tout). Ce qui est un paradoxe dans une époque dite de libération de la femme. Un paradoxe encore plus violent si l'on se rappelle que l'époque antérieure est toujours qualifiée de patriarcat.

Autrement dit, selon que l'on est homme ou femme on ne ressent pas les « impératifs » de la même façon.

C'est là où sexualité et enfants ne font pas bon ménage, alors que tout deux découlent d'un fait, la différence des sexes. Derrière cette histoire se découvre un fait de structure, l'Oedipe, que l'on ferait mieux de citer plutôt que d'en référer aux impératifs sociaux. L'enfant, désir de la femme vient s'imposer en coin entre les partenaires sexuels, y compris quand il n'est pas encore là, car il gît quelque part dans les perspectives cachées des femmes. D'où les jalousies, et les malentendus, qui font que ça marche pas très fort.

Là aussi je m'étonne que Catherine Millot n'en fasse aucune mention.

Il y a une pente très sensible, que l'on voit très bien dans la névrose, chez les femmes, mais chez les hommes aussi, qui est une pente à ce qu'on pourrait appeler l'auto-érotisme et la vie fantasmatique.

Pourquoi « dans la névrose » ? Qu'est ce que c'est que cette condamnation implicite qui ferait de auto-érotisme une maladie? Là aussi se déploie un impératif insu : celui de se situer dans les codes de la médecine.

La pente naturelle, c'est de ne pas se risquer à des tracasseries avec l'autre sexe, avec l'embarras que cela comporte – parce qu'on ne sait pas par quel bout l'empoigner –, sans compter qu'on a toutes les craintes à avoir de ces relations, qui sont quelque chose qui est angoissant pour tout le monde.

Oui en effet, et alors? Là aussi on sent se déployer un impératif insu : IL FAUT aller vers l'autre.

On en voit la conséquence : les hommes, elles s'en passent ! Les normes et les impératifs viennent un peu lutter comme la tendance à se passer des hommes.

Exactement ! Et si l'on acceptait aussi de passer outre ces impératifs d'autrui?

Moi, je l'ai subie, cette pression, mais je ne m'en plains pas, ça n'était pas plus mal !

eh ben, tu vois ? À chacun ses choix quant à l'acceptation ou le refus des normes. Mais en tant que psychanalyste, il y a à aller plus loin que les normes sociales et les impératifs qui semblent circuler de façon explicite .

Il renvoie à une réalité. Chaque sexe est angoissé par l'autre.

Oui et il faut citer la source de cette angoisse : c'est la castration, un fait parfaitement humain et indépendant des normes et des modes;

. **M.** : De toutes façons, les hommes ont toujours été soumis à un idéal de virilité. Mais que les femmes manifestent aujourd'hui plus d'exigences, c'est certain.

Cet idéal de virilité n'est pas seulement une norme sociale. C'est l'angoisse de castration qui pousse les hommes, les uns à l'initiative envers les femmes, parfois excessive, voire criminelle, les autres à l'inhibition la plus absolue.

les femmes manifestent en effet plus d'exigences. Ce qui tombait du ciel autrefois, l'enfant, doit aujourd'hui faire l'objet d'une demande, avec la crainte du refus. Mais c'est bien cela qui va être discriminant pour le choix d'un compagnon.

Mais, là, je reprendrais Freud qui disait dans *Malaise dans la civilisation* qu'il y a quelque chose dans la sexualité qui semble s'opposer à ce qu'il y ait pleine satisfaction

oui, et ce n'est pas la première fois que Catherine Millot en parle dans un entretien. Et comme à chaque fois, elle ne dit pas ce qu'est ce quelque chose : c'est la castration. Le mot lui écorche la langue, ou elle ne l'a jamais analysé pour elle-même?

La vérité de Kant, c'est Sade. Ce que Lacan pose dans ce texte, c'est l'identité de la loi et du désir. Lacan n'a jamais opposé la loi et le désir.

Ça se discute. Ce n'est pas généralité. Parfois la loi s'oppose au désir, et en effet elle en a parlé plus haut en disant que les interdits exacerbent le désir : c'est bien parce qu'ils s'y opposent. Parfois, c'est le contraire, et le désir de loi se nourrit du désir de sexe pour contribuer à l'extinction du désir de sexe. Ce n'est qu'un exemple. C'est souvent très compliqué.

Tout s'ensuit, y compris la norme qui va imposer des relations sexuelles d'un certain type, y compris les inhibitions, les évitements, etc. On évite justement le lieu où ça fait trou.

argh ! Elle y est presque ! Le lieu où ça fait trou, chère madame, ça s'appelle la castration !

du fait de la moindre pression sociale, les hommes sont souvent déresponsabilisés par rapport aux enfants. Là, on en est loin de la jouissance, on est du côté des charges qui pèsent, des contreparties de la libération incontestable des femmes par rapport à ce que représentaient les servitudes biologiques de la maternité. C'est cher payé, mais c'est ainsi, rien n'est gratuit.

C'est bien dit.

En tout cas, c'est ce que disait Freud à propos de Léonard de Vinci :

(S. Freud, Eine Kindheitserinnerung des Leonardo da Vinci/Un...)

: ce qui assure la virilité, la masculinité du garçon, c'est un père autoritaire.

ça se discute aussi. Parfois, un père autoritaire brise complètement la virilité d'un enfant. Et la propension des lacaniens à appliquer ce principe théorique dans la pratique en se comportant comme des pères sévères, a bousillé plus d'une analyse (dont la mienne).

Il y a un fossé entre le désir et la jouissance, qui, à certains égards, est toujours barrée.

Ben voui, par définition. Si on définit la jouissance par la possession de l'objet, le désir se définit par sa privation.

Les analystes n'ont pas intérêt à faire les prescripteurs dans ce domaine.

Elle parle de l'adoption par des couples homosexuels. Et pour toutes les autres normes sociales qui changent, le mariage homo, la procréation assistée, les mères porteuses etc, en effet, les analystes n'ont pas à se comporter en prescripteurs. Ce ne sont pas à eux de définir la nouvelle morale sociale, ni à eux d'écrire les nouvelles lois. Chacun son travail.

mercredi 17 juin 2020